

ANALOGIE ET NÉGATION DANS LA THÉOLOGIE ARISTOTÉLICHIENNE

André de MURALT (Genève)

La lecture attentive de *Métaphysique*, Λ , montre combien et comment l'analogie est nécessaire au discours théologique humain. Seule cette forme spéciale d'universalité logique permet à l'intelligence humaine de dépasser le niveau de connaissance qui lui est propre du fait de sa dépendance par rapport au sens, et de dire une réalité absolument autre, transcendante, souverainement subsistante, actuelle et une, Dieu. En chacun des prédicats qu'Aristote attribue à Dieu, mouvant, vivant, intelligent, être, substance, acte, etc., il dit en effet une notion commune, qui signifie actuellement une pluralité de modes, essentiellement divers et uns selon la proportion seulement, incluant par conséquent aussi bien l'être sensible ou humain que la substance séparée. Il reste cependant que l'attribution à Dieu de ces notions ne donne au théologien qu'une connaissance extrêmement confuse, puisque toute notion analogique confond en l'unité indifférenciée d'un même concept la multiplicité de ses modes. Dire par exemple : Dieu est une intelligence, c'est attribuer à Dieu un prédicat qui convient aussi à l'homme, sans indiquer explicitement par où l'intelligence divine diffère de l'intelligence humaine. Une telle affirmation est sans doute légitime, mais son indétermination est singulièrement insatisfaisante. Pour préciser en quelque manière la signification du prédicat qu'il dit de Dieu, le théologien n'a, en l'absence de toute intuition directe du divin, que deux possibilités, dont l'une est première pour nous comme l'analogie est première pour nous, et l'autre est première en soi, comme l'unité logique de ce qui est dit par rapport à un premier est première en soi : d'une part, le théologien peut purifier la signification de la notion attribuée à Dieu du mode humain qu'elle recèle actuellement et confusément ; d'autre part, il peut expliciter la primauté du mode divin que cette notion implique également. Aristote enseigne explicitement ces deux procédés, qui seront appelés plus tard *via negationis* et *via eminentiae* ; seul le premier sera exposé ici.

Si le théologien conçoit en effet selon l'analogie l'unité confuse du

terrestre et du divin, il peut également attribuer à Dieu une notion analogique en niant explicitement de sa réalisation divine les limites, la pluralité, la potentialité, en un mot l'imperfection, propres à sa réalisation sensible ou humaine. Puisque les modes propres de la motricité, de la vie et de l'être divins par exemple, ne sont jamais saisis en eux-mêmes, mais toujours par référence à la motricité, à la vie et à l'être sensible ou humain, le seul moyen de préciser en quelque manière ces notions universelles considérées comme telles, afin de les attribuer explicitement à Dieu sans ruiner leur analogie, est donc d'en exclure, par la négation, l'imperfection qui s'attache à leurs réalisations sensibles ou humaines. La négation par conséquent ne dissout pas l'analogie. Paradoxalement, elle l'explique et la précise sans supprimer sa confusion. L'analogie, étant une similitude de proportions seulement, signifie confusément la différence essentielle, absolue, des termes engagés en elle. Une notion analogique est ainsi, de par son analogie même, divisée intérieurement, au point de pouvoir signifier à la fois, au gré de sa confusion nécessaire, une réalité terrestre et le divin transcendant. Or, c'est cette différence absolue, cet abîme de transcendance qui sépare le divin du monde sensible, que la négation exprime. La négation permet de séparer explicitement, au sein d'une même notion analogique, le mode divin du mode terrestre que, l'un et l'autre, cette notion recèle confusément. La négation exprime donc le caractère principal de l'analogie, c'est-à-dire la différence essentielle de modes que seule une similitude de proportions peut réunir en quelque manière, parce qu'elle ne supprime pas leur absolue altérité. Elle est comme telle partie intégrante de cette intention seconde d'universalité logique qu'est l'analogie, étant elle-même une relation de raison. Elle ne s'ajoute pas à l'analogie comme si elle lui adjoignait une précision qui se présenterait comme le résultat d'une analyse nouvelle. La proposition : Dieu est un mouvant immobile, n'ajoute rien objectivement à la proposition : Dieu est un mouvant, car la notion de mouvant implique actuellement le mouvant naturel mobile et le mouvant « surnaturel » immobile. La première proposition explicite le mode divin de la notion de mouvant, mais d'une manière négative, sans ruiner l'analogie de celle-ci. De plus, la négation n'empêche nullement l'attribution positive de la notion analogique dont elle exprime la division intérieure absolue. Au contraire, pour reprendre les deux exemples précédents, la première proposition dit positivement de Dieu une notion analogique dont la signification est explicitement purifiée par la négation de son mode sensible. La négation exclut donc de la notion attribuée à Dieu l'imperfection qu'elle comporte dans telle de ses réalisations inférieures, sans permettre d'expliquer positivement la perfection divine qu'elle contribue pourtant à exprimer indirectement. Elle ne porte donc que sur le mode de signifier et non pas sur le signifié lui-même. Un terme de forme verbalement négative, attribué à Dieu dans une proposition théologique, telle : Dieu est un vivant intemporel, un premier

mouvant immobile, signifie une réalité exclusivement positive. Il faut savoir distinguer ici entre un terme de forme négative et de signification positive (intemporel, immobile, incorruptible) et un terme de forme positive et de signification négative (temporel, mobile, corruptible).

Si donc la théologie aristotélicienne est analogique, elle implique virtuellement la négation que l'attribution théologique peut expliciter, mais elle n'est pas négative. Elle s'oppose par là à la pensée d'un très important courant philosophique, pour lequel il n'est de théologie que négative, c'est-à-dire niant de Dieu, pour éviter toute confusion du divin avec le terrestre, tout ce qui est vrai de l'objet immédiat de l'expérience humaine. Certes, il ne faut pas contester que la négation ne contribue à sauvegarder l'absolue transcendance divine. Il reste pourtant que si l'intention de la théologie négative est en elle-même louable et nécessaire, elle risque, réalisée sans discernement, de ruiner la discipline qu'elle prétend fonder. Si tout ce qui est vrai de l'objet immédiat de l'expérience humaine, doit être nié de Dieu, il n'est plus possible de ne rien dire de Dieu, puisque toutes les notions, qui permettent à l'homme de penser quoi que ce soit, et Dieu en particulier, sont tirées de son expérience sensible immédiate. La théologie dite négative perd donc tout contenu réel, ne pouvant plus utiliser désormais les notions acquises par la connaissance philosophique humaine, pour les attribuer, selon des formes logiques adéquates, à son objet propre, Dieu. Si tout ce qui est vrai de l'objet immédiat de l'expérience humaine doit être nié de Dieu, la théologie doit être négative absolument et cette théologie négative est la négation de la théologie comme discours philosophique humain¹ : elle commence et trébuche aussitôt sur cette affirmation absurde pour elle que Dieu n'est pas.

Si au contraire, pour corriger cette affirmation excessive, le théologien précise que Dieu n'est pas comme les choses sensibles, il s'engage dans une théologie qui n'est plus négative absolument, puisqu'elle attribue positivement à Dieu une notion positive, purifiée de ce qu'elle comporte d'imparfait dans tel de ses modes. Telle est la position d'Aristote en *Métaphysique*, Λ , 7 et 9, qui ne craint pas d'utiliser, à propos de Dieu, les concepts du langage humain, pourvu que ceux-ci excluent, par une négation adéquate, ce qui ne peut être attribué en propre à Dieu sous peine de réduire le divin au sensible, pourvu en un mot que ces concepts puissent être dûment reconnus, par une critique logique rigoureuse, comme étant uns selon l'analogie. Il ne s'agit donc pas d'éviter toute espèce de confusion, mais seulement la confusion univoque qui entraîne la réduction du divin au sensible. Or, l'analogie maintient, de par la similitude des proportions en qui elle s'exprime, une certaine

¹ Ce qui ne préjuge nullement du mode de connaissance propre à la saisie mystique du divin. C'est dans la confusion entre saisie mystique et connaissance théologique du divin que réside le défaut de la théologie dite négative.

confusion qui, impliquant la séparation absolue du divin transcendant d'avec le sensible terrestre, permet un discours théologique positif dénué de tout risque d'univocité. De même, il ne s'agit pas de refuser toute négation, mais seulement la négation, absolue et par là même univoque, qui ruine le principe même de toute théologie comme discours philosophique humain. Or, l'analogie, signifiant actuellement aussi bien le divin transcendant que le terrestre sensible, s'explicité selon un discernement négatif qui caractérise l'attribution positive de toute notion analogique à Dieu. L'analogie permet donc d'établir le seul discours humain sur Dieu qui, bien que principalement positif, ne réduise pas la transcendance divine au terrestre sensible, et qui, étant pourtant nécessairement négatif en quelque manière, ne se détruit pas aussitôt par là même. Elle assure à la théologie un contenu réel quoique essentiellement confus et inadéquat à son objet, et permet de fonder cette discipline comme une science philosophique humaine authentique, capable d'assumer, selon la perspective aristotélicienne, l'enseignement de la philosophie de la nature, de la philosophie du vivant, de l'éthique et de la métaphysique, et par conséquent de définir légitimement, ainsi que le fait Aristote, Dieu comme Premier mouvant immobile, vivant éternel et bienheureux, intellection subsistante, être parfait, substance séparée et acte pur.